

## De parlures et de réel

Marie Cosnay

---

Numéro 259, hiver 2017

Lectures et pratiques contemporaines du réel

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/85007ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Cosnay, M. (2017). De parlures et de réel. *Spirale*, (259), 51–53.

# DE PARLURES ET DE RÉEL

PAR MARIE COSNAY

D'abord, c'était le terrible emballement des parlures : commentaires, récits, récits de récits – on était après le 6 janvier 2015, on posait qu'on était en guerre, on s'en était crus jusqu'alors protégés alors que nos vendeurs d'armes vendaient des armes et que nos faiseurs de guerre faisaient, opération Harmattan, les guerres, mais au loin, en Libye, en 2011.

Soudaine prise de conscience qu'il y avait, et ceux qui le refusaient de toutes leurs forces depuis qu'ils avaient des forces refusaient encore, sidérés, deux mondes, deux mondes que les circonstances géopolitiques et sociales rendaient incapables de vivre ensemble, c'est ce qu'on pouvait se dire, c'était une tentation de se dire ça en janvier 2015, et c'était un chagrin, un immense chagrin.

Ce n'était pas tout à fait vrai.

C'était ce terrible emballement de parlures, c'était enflé et gorgé jusqu'à ce qu'on ne puisse plus rien recevoir, rien entendre. Tout n'était pas à jeter dans les parlures, d'ailleurs nous ne jetions pas, nous étions possédés, nous étions obsédés, nous écoutions, hébétés, nous écoutions toujours, nous écoutions, et bientôt c'était inouï. Jamais de mémoire de notre génération on n'avait entendu ça, du moins il nous le semblait, c'était la course, de la bêtise de taille à la bêtise de plus grande taille encore. Simplement les bêtises de taille agissaient dans notre réel, les haines propagées à coups de petites phrases et distillant les bêtises de taille, on les retrouvait dans nos villes et campagnes, absolument bien partagées, parfois on les retrouvait à des endroits inattendus, des endroits qu'on aurait crus solides – et ces endroits tombaient. Ils ne devaient pas tomber, ils avaient de quoi, c'étaient des endroits d'imagination, et ils tombaient les premiers.

Les petites phrases inouïes, on se passera d'exemples, sauf à attraper les quelques dernières en date pour en mesurer le niveau et les abcès : si tu veux être Français, prends des ancêtres gaulois. C'était aussi la bataille des prénoms, un Mehdi de parents français était moins Français qu'un François. Ou encore une histoire de nationalité disparue de Saint-Denis, la nationalité française – c'est à dire la blanche.

Où, en septembre 2016, en étions-nous...

Nous vivions dans une grande confusion : couleur de peau, nationalité, origine, origine des origines, fiction des origines, tout était enchevêtré. On se serait crus, voyons, au lendemain du retour d'Algérie de ceux qui y étaient nés et qu'on appelait rapatriés, ne sachant plus du tout ce qu'étaient une

patrie, un retour, une nation, un pays, un statut, un citoyen, un nom.

Ne sachant pas du tout et refusant, surtout, de nous interroger.

Cependant, dans nos années 2015 et 2016, avec les phrases, qui les accompagnaient, il y avait les actes, les actes d'en haut, comme on le dit des discours, et les actes aidaient à créer un tout nouveau réel. On vidait les rues des demandeurs de refuge venus de tout pays, on vidait les rues violemment, on mettait à bas violemment les habitats précaires et les mini-villes-mondes qui se constituaient près des endroits d'empêchement.

Aujourd'hui, Jos m'a raconté que dans un village pourtant solidaire, qui a proposé une maison pour une famille réfugiée de Syrie, des voisins ont demandé à la dame de bien vouloir retirer son foulard. Vous m'accueillez, vous m'invitez, vous ne pouvez pas me demander de me décoiffer, a dit la dame. Jos m'a raconté que depuis on ne voyait plus la dame devant sa porte ou dans les rues du village. Nous en avons des frissons d'horreur et de honte. Se créait un monde tel qu'il ne supporte plus du tout qu'il y ait entre nous et nos voisins de minuscules différences ? En passant et avec beaucoup de peine : pensée pour nos grands-mères, qui portaient sur la tête un petit foulard quand elles sortaient, sortaient *coiffées*.

Le réel s'infléchissait, à coup de miniphrases et de gros actes ? Si vite que ça ? On le savait pourtant, qu'il savait, le réel, se laisser faire – et qu'on risquait gros.

Je m'obstinais : il fallait saisir les moments qui échappaient encore. Parmi les récits, récits tragiques et héroïques, récits anecdotiques, il y en a eu un, au lendemain des attentats de *Charlie*, au lendemain exactement, le 7 janvier 2015, qui m'a semblé d'une résistance propre à redresser un peu le réel, à l'épaissir, à ne pas lui laisser suivre la pente des parlures folles et inouïes. C'est le récit d'une des victimes, rescapées, de l'attentat. Elle venait, après qu'un premier récit avait paru à chaud et déjà était amplement commenté, tirant des conclusions sur ce qu'est l'islam augmenté d'un suffixe et, allons-y sans frein, l'islam tout court, elle venait devant la presse, de nouveau, au lendemain du jour de l'attentat, pour rectifier ce qui avait été mal compris ou mal raconté.

D'un tour de grammaire, elle redressait le réel.

Son attention à la grammaire et au temps des verbes allait de pair avec son attention à l'homme. En un temps de verbe, elle effaçait un bout de l'image qu'on dessinait.

On en était arrivés à un point où chaque bout comptait.

Toi aussi tu as vu les corps tomber, senti palpiter un peu de vie sous la chaise et palpiter ce quelque chose qui n'était pas toi et n'allait pas durer ; alors tu as reçu le regard, des yeux dont tu dis au lendemain qu'ils étaient bruns, doux.

On ne comprendra rien à propos de choses comme survivre de justesse, échapper à la mort en l'affrontant. Rien de juste. On va dérouler, exagérer, saturer, on en dira trop ; on ne sait rien.

Question de survie, tu ne pouvais lâcher le regard du tueur.

Être un homme devant un homme (la question du genre va s'en mêler - pas tout de suite), être un homme devant un homme, question de regard.

Ta façon de dire : être ou rester un homme (pour la question du genre on verra après) est question de regard, question de phrases.

Comment fonctionne la mémoire, les culs par terre, les sangs, les figures impossibles à regarder, toucher. Tu as parlé tout de suite après l'événement ; d'autres ont répété.

Tu veux revenir là-dessus.

Lis le Coran, a-t-on dit après toi qu'avaient dit les tueurs qui ne t'ont pas tué.

Tu dis que ce n'est pas ça.

C'est qu'on voudrait une scène : le sang, les culs, toi par-dessus qui profères du texte sacré. On ne sait pas si c'est ça qu'après tes paroles certains se sont plu à imaginer : une brutalité qui fait bon ménage avec la sacralité. On a dit qu'on t'avait dit : lis le Coran. Ce n'est pas ça, tu dis, ce n'est pas ça, ce n'est pas possible. Voyez un peu la scène : ce n'est pas possible.

Si je t'épargne tu pourras lire le Coran.

C'est ça, avec la différence dans les temps, futur et présent (le futur de la grammaire, le présent du tableau, la présence, le tableau ce figement qu'on veut, qu'on cherche, et toi tu n'es pas dans l'image). Le besoin de préciser ne retire rien à l'effroi devant la destruction, rien de rien au danger qui visait un homme (et la question du genre se pose maintenant, un homme au masculin) palpitant sous la chaise, qu'il fallait s'arranger pour sauver, la précision n'enlève rien à la terreur, maintenant la terreur est partout, un battement de paupières et tu bascules dans la terreur - mais tu tiens à le dire, depuis le fond du fond où tu es, la phrase était une phrase avec un verbe au futur.

L'homme qui tue, pour rester en vie et garder en vie l'homme masculin caché sous la chaise, il faut le garder dans les yeux, le regarder aux yeux qu'il a bruns et doux, tu précises, ça t'est naturel de regarder un homme comme un homme, on ne parle pas du genre, simplement ça t'est naturel même quand tu meurs, même quand on te tue ou presque, d'écouter la phrase d'un homme, de savoir ce qu'il dit du futur et de savoir comment il a les yeux.

Dans le flot des parlures dévergondées, dégoulinantes et sans retenue, le réel, que le discours forme et informe, nous semble inversé. Marine Le Pen est quand même capable d'écrire, dans une lettre ouverte au Haut-Commissaire des Nations

Unies aux droits de l'homme, commissaire qui la met en garde à propos du racisme véhiculé par les partis européens d'extrême droite comme le sien : « [...] vous semblez appeler de vos vœux une société uniformisée, aussi grise que vos costumes, aussi pauvre que vos raisonnements binaires, aussi désespérante que les résultats concrets de votre coûteuse organisation. Nous lui opposons la richesse d'un monde heureux, de sa diversité, du respect de tous les peuples et donc des nations, un grand projet collectif au service de la liberté et de l'égalité des hommes. »

Le monde heureux et la diversité du côté du Front National de Marine Le Pen, il fallait lire et lire entre les lignes pour voir comment on en était arrivés là, il fallait aussi accuser le coup de la perte ou chute totale de nos rêves.

Les rêves étaient devenus amers et fermés et, tels, ils se montraient joyeux.

Le réel nous semble tout inversé mais il ne l'est pas ; les riches restent très riches, les autres on les excite au chiffon rouge qu'on sait ; les scènes les plus éculées, les moins extravagantes et les moins fantaisistes, sont reproduites.

Inversion, non, c'est autre chose.

Prends un jeune homme asphyxié par trois flics, ça ne ressemblait pas du tout à ça au début de l'histoire.

Prends un huit fois voyou, accusé publiquement d'avoir fait payer une de ses campagnes électorales par un tyran dont l'opération Harmattan, côté français, contribua à se débarrasser, le voyou en question s'agrippe aux primaires de son parti, ne renonce à rien, veut y être, y sera, la scène ultime, c'est celle-ci : le type dans le film s'agrippe à la falaise, agrippe la falaise pour s'y hisser, cependant que la falaise n'y tient pas : elle dégringole, entraînant dans sa chute les hommes qui font leur petit boulot de vivre sur d'autres hommes, en bas, qui font leur même petit boulot.

Ce n'est pas inversion qu'il faut dire, ce n'est pas ça. Le discours et le réel comme les hommes de la falaise sont écrasés.

Ils sont nuls et non venus.

On te montre la scène et rien, aucune conséquence. Aucune empreinte, ça ne touche pas. Simplement un gros dessin, embrouillamini de sigles et d'onomatopées, polices de caractère gras et majuscule, rien d'autre.

Pas un geste, pas un mot qui s'adresse et répare. Et pourtant.

Au mois d'avril 2014, j'allais rentrer dans le camp d'Amigdaleza, près d'Athènes. Les gardes buvaient leurs cafés derrière le grillage. Un gars les leur apportait en scooter. C'était la ronde des cafés. De l'autre côté, les visiteurs attendaient, muets. L'ombre se déplaçait lentement, ou plutôt le soleil se déplaçait et transformait, à sa suite, les ombres. Une femme enceinte (Bangladesh), assise par terre, un peu en retrait, sortait du sac des croissants au fromage qu'elle distribuait aux gamins qui attendaient. Chacun était debout, ombre ou soleil, attendait l'ouverture, à ses pieds les courses dans

les sacs Lidl. Le vent qui se levait effaçait un peu les formes et les énergies immobiles.

Pas un mot.

Je verrai bientôt, à l'intérieur du camp, une scène toute simple où deux hommes se feront face. Quelque chose va se passer, le réel va se laisser toucher, rien ne va s'inverser.

Les phrases ne sont pas des parures échevelées. Cela suffit, parfois.

Le chemin longe le camp et quand on tourne, à gauche, sur la plateforme de la guérite, les chiens aboient. Ils sont jaunes, dressés à aboyer, à se tenir plein soleil plein vent sur la plateforme. À 30 mètres des murs surmontés de barbelés, au milieu des oliviers, un panneau cuivré annonce que la zone est électrifiée. À peu près à hauteur des chiens, à une centaine de mètres, une minuscule ferme, enclavée, avec vieil homme, poules, petite fille. Deux ou trois immenses boutiques de banlieue : tout sur les plantes, les semences et les pots pour plantes vertes. Un ophtalmo, une pharmacie, les fameux bistros qui servent les cafés à la porte du camp des étrangers.

Une Jeep arrive, cul au portail du camp. Le gardien désigne trois personnes parmi les visiteurs en attente : les trois désignés s'installent à l'arrière de la Jeep. Les portières n'ouvrent pas de l'intérieur, les allées blanches de poussière (soleil et vent), entre les blocs grillagés, sont interdites. Interdit aussi de s'approcher des grilles, de parler, dans sa langue, à un homme qui, après qu'il a quitté son pays, *tahrib*, exil politique, après qu'il a pris en cachette risques Frontex, risques gardes-frontières, risques de mer, est arrivé ici.

On arrive au bloc. Le policier contrôleur de sacs

vide dans la guérite prévue à cet effet le contenu du sac Lidl. Ouvre les paquets de sucre et de Nutella. Vide les paquets et les pots. Le sucre en poudre se répand à terre. Il le ramasse, le verse tant bien que mal dans un sac plastique, qu'il noue. Le sac plastique est crevé. Sac dans un autre sac, vert comme le premier. Le policier palpe chaque orange. Les sacs recomposés sont posés sur la table.

Enfin on fait venir le monsieur visité.

D'abord il n'est pas là, la poussière des allées aveugle, la longueur infinie de l'allée, soudain il est là.

On lui assigne une place, d'une marque au sol : ici. On installe son visiteur à plusieurs mètres de lui.

Un policier est au milieu.

Parle, parle, Monsieur, par-dessus le policier.

Le policier contrôleur des sacs a fini de contrôler. Il a fait des sacs de sucre, de Nutella, le Nutella épais colle aux parois du sac vert. Le sucre n'en finit pas de se répandre. Le policier pose le tout aux pieds du monsieur prisonnier visité, qui est tenu de rester là, dans la marque qu'on lui a fixée, il ne faut pas que les corps approchent. Le monsieur se déplace malgré les gardiens et les interdictions. Il ramasse à terre les mauvais sacs, se dirige vers la guérite du contrôleur des sacs, les pose sur la table lourdement.

*Tu ne poses pas la nourriture à mes pieds.*

*Tu me la donnes de la main à la main.*

Le policier obéit.

Chaque sac dans une main, il les tend à l'homme à la place assignée, dans le soleil d'Amygdaleza.

La visite est terminée. ■



© Julien Bolly